

Michèle Causse

Mara ou l'envers d'une « Histoire d'O »

par Madeleine Ouellette-Michalska

MICHELE Causse est une fille toute simple. Une fille forte et lucide qui sait où elle va. Aussitôt arrivée à Montréal, elle établit elle-même son itinéraire de rencontres. Par le contact direct, par la voie de l'amitié. En ne se couvrant pas du service de presse, elle sait qu'elle prend des risques et s'expose à des refus. Mais elle passe outre: « Je suis pour les choses compromettantes. Il n'y a que l'intrépidité qui me fascine. Les choses insensées m'attirent. Une femme censée est une femme domptée. »

Elle représente Mara, l'auteur du *Journal d'une femme soumise*, cette oeuvre non signée qui vient de soulever une polémique à Paris et a fait l'unanimité de la critique française sur sa valeur littéraire. Mara est absente. Elle est une femme sans visage. Sa photo nous révèle une beauté tragique, saisissante, au regard sombre. « Cancer Ascendant Cancer et

trigone de feu », précise Michèle qui, comme moi, a étudié l'astrologie. Cancer, c'est la sensibilité douloureuse, le besoin de tendresse, la recherche du nid sécurisant. Le trigone de feu, sa contradiction, soutient la détermination parfois chancelante et nourrit les passions qui consomment.

Mara aurait peut-être osé venir en Amérique si sa fille n'était sur le point d'accoucher. Mais en France, elle est condamnée à la clandestinité. Elle a des enfants, des parents, un frère et une soeur qui ont déjà été dans les ordres religieux. Et, par-dessus tout, elle a un mari célèbre, N., écrivain parisien confirmé, qui a craché sur la rédaction de ce journal dont nous connaissons maintenant les fragments publiés dans l'excellente collection « Textes » de Flammarion, dirigée par Bernard Noël. Pour qu'un tel mystère entoure la publication de ce journal, il fallait jus-

tement qu'il se situe du côté des « choses compromettantes ».

Mara revient d'un long périple. Elle a vécu la soumission totale dans l'abjection érotique. Elle a frôlé la folie, la mort, la désintégration, le désespoir. Mariée jeune, elle a dû, sous le commandement de son mari, se prostituer pour lui et pour d'autres hommes, à la maison, chez des amis, dans des bordels, des jardins publics, tout en assumant, au sein de la famille, les obligations et le visage de l'honnête femme. Après vingt ans de ce régime et l'usure d'une conjugalité confinée à un deux pièces de 40 mètres carrés, il lui amène une jeune femme. Sa remplaçante. Elle part. C'est le début de sa libération.

Quand Michèle Causse la rencontre pour la première fois dans un Groupe de femmes, en 75, elle est mutique, aphasique, et peut à peine marcher seule dans la rue. En l'aidant à ranger ses affaires

dans son nouveau logement, elle trouve des cahiers, écrits entre 1958 et 75, dont personne ne connaît l'existence. Plusieurs ont été brûlés. Certains, les plus émouvants, ont été rédigés en clinique et ne sont pas datés. Elle confie le tout à Bernard Noël et rédige une post-face pour ces textes non destinés à la publication. Car Mara utilisait l'écriture comme planche de salut, mais elle ne s'était jamais imaginé faire oeuvre d'écrivain: « Écrire me semblait être le mouvement nécessaire, la démarche inévitable pour déchiffrer les zones terribles où j'ai parfois — rarement — abordé. »

— Mais comment, encore en 1970, une femme instruite, diplômée en philosophie, a-t-elle pu se prêter à une telle aliénation?

— Ça paraît en effet aberrant. Mais tout ce qu'elle a vécu est une mythologie de la connaissance. Si vous la rencontraiez, vous verriez qu'elle a

sur toute chose une connaissance profonde. On apprend avec le corps. Le seul excès que lui permettait son mari était l'excès érotique. Elle a placé son besoin d'excès, sa soif d'absolu, là où l'homme a posé l'injonction.

— Ils ont vécu à deux une relation névrotique?

— N. était un pervers. Il faut lire François Perrier, collaborateur de Granoff, qui a très bien décrit la stratégie du pervers qui répète toujours le même protocole et ne trouve la jouissance que dans l'abolition de l'autre. Les hommes vivent souvent leur homosexualité de façon détournée à travers la femme qu'ils prostituent de façon ouverte ou plus ou moins voilée.

— D'après le journal, le salut semble être venu par l'écriture et la psychanalyse.

— Par l'écriture certainement. Mais plus par l'adhésion à un Groupe de femmes que par la psychanalyse. Mara m'a dit: « Je n'aurais jamais

écrit ce livre s'il n'y avait pas des mouvements de femmes. Car ceux qui m'auraient lue sont ceux qui m'avaient consommée dans la vie. Or je ne voulais pas qu'ils me consomment aussi dans l'écriture. »

« L'érotisme est un meurtre » écrit Mara à une étape douloureuse de cette descente aux enfers qu'elle entrevoit d'abord comme une « ascèse de survie », une quête mystique devant lui apporter transcendance et extase. Elle espère combler ainsi son manque à être: « Je manque de tout. Ou bien tout me manque: le souffle, les mots. » Mara apparaît comme le pur produit de la civilisation du regard. La civilisation occidentale qui définit l'homme par ce qu'il produit, la femme par ce qu'elle donne à voir. Il suffit que l'Œil du voyeur souffre le moins de myopie ou de strabisme pour que le nu devienne manque, atrophie, anormalité. Mara, qui s'est placée d'emblée au centre de ce qu'elle croyait être le champ de vision, attend de recevoir son « droit à l'existence du regard de l'autre »: « Alors, je serai plus

serve et plus soumise encore, je lui dessillerai les yeux, je le surprendrai. Il saura enfin qui je suis. »

[...]

A la toute fin du livre, la lucidité lui vient: « J'ai souvent pensé que j'étais la marionnette de N., son symptôme ». Leur relation tronquée, l'impuissance de Mara à se dire et à s'affirmer, sont elles-mêmes symptômes d'une civilisation monosexuelle où, jusqu'à tout récemment, l'histoire, comme tout ce qui naît de l'alliance du pouvoir et du verbe, relève de l'homme: « De fait, écrit-elle, nous ne sommes pas dans l'histoire. Du moins l'histoire, dans les dimensions que lui a faites l'homme, ne nous convient-elle pas... »

Les références culturelles découlant de cet acquis demeurent essentiellement masculines, on a dit de Mara qu'elle était le pendant de Bataille — elle-même nous y autorise d'ailleurs. Et certains ont comparé son journal à *Histoire d'O*. Ce rapprochement, fort approximatif, reste admissible, si l'on considère

que le second est l'envers du premier. Dans *Histoire d'O*, l'auteur fait le récit du désir de Sir Stephen tel que dicté et assumé par le regard du Maître. Mara démolit ces artifices. Elle raconte ce qui se passe à l'autre pôle du voyeurisme. Ce qui s'éprouve au-dedans d'elle. Au-dedans du corps asservi. En ouvrant ce volet occulté, elle brise les règles du jeu. Là est tout le scandale. S'être échappée du regard qui la convertissait en objet pour se constituer sujet. Avoir eu le courage de trouver le « corps de dire » après avoir traversé le « dire d'un corps », comme le souligne si justement Michèle Causse dans sa post-face: «

Mara, cette femme sans nom, continuera-t-elle de se créer en s'écrivant? « Les mots sont venus en foule dans mes mains, écrit-elle, j'ai à prendre soin d'eux. » Prendre soin d'eux, c'est prendre soin d'elle, explorer la vie après avoir frôlé l'abîme. On attend donc le reste de son oeuvre. La suite du journal. Ou le début d'un itinéraire nouveau. Ce livre, peut-être, commandé par le Seuil, à rédiger

avec Michèle Causse qui retourne à sa paisible Dordogne, loin de Paris, de ses cabales littéraires et de ses rumeurs mondaines.

Michèle Causse, une fille que l'on connaît trop peu ici, a déjà fait sa marque. Une oeuvre de relais faisant communiquer les écrivains et leur public. D'elle, *L'écriture*, essai poétique publié aux Editions des Femmes, des essais brefs introuvables ici, *Corps du dire/dire du corps* à paraître sous peu chez Flammarion. Du côté des autres, avec Maryvonne Lapouge, *Écrits, voix d'Italie* (Ed. des Femmes) qui sera suivi de *Écrits, voix du Brésil*, où elle donne la parole à 19 femmes italiennes, écrivains et créatrices, dont la romancière Elsa Morante, E. Gianini Bellotti auteur du best seller *Du côté des petites filles*, et la cinéaste Liliana Cavani dont nous avons pu voir cet hiver *Portier de nuit* et *Au-delà du bien et du mal*. L'essentiel est allé à la traduction. De l'italien surtout (Silone, Macciocchi, Malerba, Ginzburg, Kaufman, etc.), de l'anglais (Melville, Djuna Barnes, Jan

Bowles, TiGrace Atkison). Et ce dernier paru, *L'histoire des passions françaises* de Zeldin.

Michèle Causse se veut avant tout intermédiaire: « L'essentiel de mon travail consiste à faire émerger les femmes.

le. de voir
Montreal

79